

M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCIX • 2021

ÉPIDÉMIES EN BRETAGNE DU MOYEN ÂGE AU XX^e SIÈCLE



LE PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL EN BRETAGNE
LE QUILLIO. ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-DÉLIVRANCE
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Épidémies, pandémies et endémies en Bretagne au Moyen Âge : des sources hagiographiques très discrètes

En Bretagne, comme c'est également le cas s'agissant de notre connaissance des communautés rurales¹, le recours aux *vitae* de saints à propos des *épendémies* régionales à l'époque médiévale se révèle bien décevant : les témoignages hagiographiques sur le sujet sont rares, plutôt allusifs et, en tout état de cause, leur caractère factuel n'est guère assuré. Disposerions-nous, à l'inverse, de données en quantité que d'autres questions de méthode alors jailliraient, car une approche sérieuse comme, par exemple, celle mise en œuvre par les historiens qui ont principalement travaillé à partir de recueils de miracles et de procès de canonisation² recèle de nombreux biais : le principal a été dénoncé en son temps par Alfred Sauvy, pourtant lui-même statisticien, qui faisait remarquer que « plus nous comptons, plus nous comptons mal puisque nous ne comptons pas tout³ ». Au reste, Hervé Martin, tout en reconnaissant que « l'approche quantitative peut être utile, sinon indispensable », avait souligné en 1998 que « ses limites sont patentées en toutes circonstances⁴ ». Ce constat, établi plus particulièrement à l'intention des historiens des mentalités, peut être étendu à bien d'autres spécialités historiographiques et conserve toute sa force malgré l'extraordinaire montée en puissance des *Big Data* et des algorithmes depuis les deux dernières décennies. C'est la raison qui nous a amené récemment à privilégier, lors d'un rapide examen du procès de canonisation de Vincent Ferrier⁵,

1. BOURGÈS, André-Yves, « Les communautés rurales bretonnes au miroir de l'hagiographie médiévale : “des ombres flottantes, insaisissables” », dans Cédric JEANNEAU et Philippe JARNOUX (dir.), *Les communautés rurales dans l'Ouest du Moyen Âge à l'époque moderne : perceptions, solidarités et conflits*, Centre de recherche bretonne et celtique/Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016, p. 21-38.

2. Voir par exemple la thèse monumentale d'André Vauchez parue sous le titre *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge. D'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome, École française de Rome, 1981, col. « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome », n° 241.

3. SAUVY, Alfred, *La révolte des jeunes*, Paris, Calmann-Lévy, 1970.

4. MARTIN, Hervé, *Mentalités médiévales XI^e-XV^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, col. « Nouvelle Clio », 1998, p. 29.

5. BOURGÈS, André-Yves, « Le procès de canonisation de Vincent Ferrier : “L'enquête bretonne”. Questions de méthode et quelques exemples pratiques », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXLVII, 2019, p. 147-159 (avec p. 151 la formule de Sauvy citée de mémoire et donc méconnaissable).

une approche fondée sur une confrontation équilibrée entre les données quantitatives et les données qualitatives, approche dans laquelle ce sont avant tout l'intuition et l'érudition du chercheur qui doivent jouer le rôle d'arbitre : il nous semble essentiel en effet de refuser la tyrannie des chiffres qui asphyxie la pensée⁶, d'autant que l'actualité récente a montré comment certains *Big Data* pouvaient avoir été fabriqués de toutes pièces, ou bien leur traitement bidonné, voire les deux⁷ ! Les discussions entre « quantitatistes obtus » et « qualitatistes flous »⁸ ne sont pas près de s'éteindre, comme on a pu le constater, dans le cadre de la problématique qui nous occupe aujourd'hui, lors du débat récent sur les conséquences démographiques, économiques et culturelles de la peste justinienne, entre Misha Meier, d'une part, et les tenants de la démarche pluridisciplinaire lancée par Merle Eisenberg et principalement conduite par Lee Mordechai⁹, d'autre part.

« *Les Bretons “malades de la peste”*¹⁰ »

Outre la peur que le mot « peste » (*pestis*) inspirait aux populations du Moyen Âge et qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, c'est sa polysémie qu'il convient préalablement de souligner, car elle dépasse de beaucoup l'opposition habituelle entre sens propre et sens figuré : si l'acception d'épidémie est presque toujours certaine, la nature même de la maladie n'est jamais assurée ; d'où la difficulté à reconnaître dans la documentation ce qui a pu constituer de véritables épisodes de peste au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Au demeurant, cette difficulté à caractériser la maladie existe toujours en français malgré notre connaissance de son origine et de

6. Formule que nous reprenons à notre ami Michel Nassiet. Déjà Lamartine dans sa seconde préface aux *Méditations poétiques* dénonçait « une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie » à l'époque de Napoléon ; son propos conserve une extraordinaire actualité : « Le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé. Comme le chiffre ne raisonne pas, comme c'est un merveilleux instrument passif de tyrannie qui ne demande jamais à quoi on l'emploie, qui n'examine nullement si on le fait servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation, le chef militaire de cette époque ne voulait pas d'autre missionnaire, pas d'autre séide, et ce séide le servait bien. »

7. Voir l'affaire du « Lancetgate » (mai-juin 2020), dont on espère qu'elle donnera lieu à un film, ou mieux à une série de télévision, tant les éléments de ce scandale dépassent l'imagination du meilleur scénariste ; on se reportera également à l'article canular publié dans la revue *Asian Journal of Medicine and Health*, août 2020.

8. Nous empruntons ces catégories et leurs caractéristiques à RIHOUX, Benoît, « Méthodes centrées sur les cas, comparatives et statistiques : une “meilleure voie”... ou mélanger les méthodes en science politique ? », dans Marc JACQUEMAIN, Nathalie PERRIN (dir.), *Science politique en Belgique francophone : analyser la réalité contemporaine*, congrès de l'Association belge de science politique, Liège, 2005, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008, p. 50.

9. Cf. sur ce point, dans ce volume, l'article de Benjamin Franckaërt, p. 21-32.

10. Ce titre est repris de celui du chapitre 12 de l'ouvrage du regretté Bernard Merdrignac, *D'une Bretagne à l'autre. Les migrations bretonnes entre histoire et légendes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, col. « Histoire », 2012, p. 191-209.

sa propagation : ainsi en est-il quand on parle de peste porcine ou de peste bovine, car celles-ci n'ont rien à voir avec la peste chez les humains. Pour définir ce que les populations médiévales désignaient par ce terme, mieux vaut donc s'en tenir à ses principales conséquences : une contagion importante et une forte mortalité ; mais il ne faut évidemment pas négliger, bien attesté chez les écrivains, son emploi au figuré, appliqué à une personne ou à un animal, comme on le voit déjà avec Néron comparé à « un fléau plus pénible que lui [Typhon] » (« *hic gravior illo pestis* ») par le pseudo-Sénèque au 1^{er} siècle de notre ère¹¹. Les hagiographes bretons du Moyen Âge avaient repris cette notion de « fléau », qui se retrouve ainsi dans plusieurs *vitae* de saints pour qualifier aussi bien le dragon vaincu par Tugdual dans sa *vita* longue (*Bibliotheca hagiographica latina*, désormais [BHL 8353]¹²) que les rats envahissant l'abbaye de Carnoët et dévorant le cuir des sandales des moines dans la seconde *vita* de Maurice [BHL 5766]¹³.

Si donc, à la fin du Moyen Âge, la Bretagne a connu de nombreux épisodes sanitaires qualifiés de peste, dont les traditions recueillies de longue date sur Françoise d'Amboise ont gardé le souvenir, ainsi que l'enquête bretonne en vue de la canonisation de Vincent Ferrier, à peine de tels épisodes sont-ils présents dans les témoignages relatifs à Charles de Blois¹⁴ et absents, semble-t-il, de ceux qui concernent le futur saint Yves. De surcroît, il n'existe pas de mentions à leur sujet

11. *Octavia*, v. 240.

12. KERLIRZIN, Fabrice, *Les Vitae médiévales de Saint Tugdual. Texte établi, traduction inédite et commentaire*, dactyl., mémoire de master 2, Benoît JEANJEAN (dir.), Brest, Université de Bretagne occidentale, 2012, p. 51 (texte latin) et p. 52 (traduction française) : « *A loco autem quo magnum aedificabatur monasterium spelunca distabat milliario non amplius uno qua perniciosissimus habebatur draco, qui aerem mortifero corrumpens flatu execrabilem non solum hominibus pecoribusve cladem inferebat, verum si quando vicina stimulante fame peragrabat loca, nullius generis sanguini parcebat. Hoc operi insistentes monstro perterriti ac saepius conquesti tandem ad laborem se negant ituros quandiu sibi tam affinis minaretur pestis. (À moins d'un mille du lieu où l'on construisait le grand monastère se trouvait une caverne où demeurait un dragon des plus dangereux, qui altérait l'air d'une haleine mortelle et qui infligeait non seulement un abominable malheur aux hommes et au bétail, mais n'épargnait encore aucune espèce vivante chaque fois que, pressé par la faim, il parcourait les environs. Ceux qui se rendaient à cette construction, terrifiés par le monstre et s'en étant très régulièrement plaint, finirent par dire qu'ils n'iraient plus à leur travail tant que les menacerait un si proche fléau.)* »

13. PLAINE, François, « *Duplex vita inedita S. Mauriti, abbatis Carnoetensis ordinis Cisterciensis (1114-1191)* », *Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner und dem Cistercienser Orden*, 7^e année, 1886, p. 163 : « *Contra vero sorices et ratos injunxit fratribus ut quilibet calceamenta sua vigilanter custodiret. Sed cum nec sic pestis cessaret, compatiens damnis fratrum orationem fudit ad Dominum, ut pestem illam a suis cultoribus et famulis amoveret (À l'encontre des souris et des rats, il [l'abbé Maurice] enjoignit à ses frères qu'ils aient tous à garder avec vigilance leurs sandales ; mais comme, bien sûr, le fléau ne cessait pas, compatissant aux dommages de ses frères, il pria le Seigneur d'écarter ce fléau de Ses fidèles et de Ses serviteurs.)* »

14. Seulement deux cas rapportés (renseignement communiqué par Laurent Héry que nous remercions bien vivement) ; mais ils ne concernent pas la Bretagne.

dans la littérature hagiographique *stricto sensu*, sauf en ce qui concerne la pandémie du milieu du XIV^e siècle qui reçoit un éclairage particulier grâce à la biographie contemporaine d'un franciscain du couvent de Quimper, Jean Discalcéat [BHL 4 385 m]¹⁵ : son dévouement et sa mort tragique ont encouragé le développement d'un culte local qui constitue le témoignage ultime d'un processus de canonisation populaire¹⁶ ; mais on conviendra que, du point de vue de la maladie, l'essentiel reste dans l'ombre¹⁷. Enfin, à l'instar de ce que rapportent les *vitae* insulaires d'Oudocée [BHL 6408] et de Téliau [BHL 7997], les mentions de la peste dans les dossiers hagiographiques continentaux de saints de l'époque héroïque, tel celui de Guénolé, dont les pièces les plus anciennes remontent au IX^e siècle, ou bien la *vita* de Briec [BHL 1463], de la fin du XI^e siècle, ou encore la seconde *vita* de Maudez [BHL 5723], du dernier tiers du XIII^e siècle, font écho à ses ravages en Grande-Bretagne et en Irlande, mais pas dans la péninsule armoricaine. Seule la *vita* longue de Tugdual, de la fin du XI^e siècle, rapporte l'existence de ce genre de calamités en Bretagne, que l'hagiographe désigne sous les noms de « *clades* », « *lues* », « *pestilentia* », « *pestis* », et dont il décrit avec réalisme un épisode de nature véritablement pandémique aux effets très mortifères : on verra le profit qu'il est possible d'en tirer en confrontant ces « informations » à celles contenues dans l'hagio-chronique de l'abbaye de Rhuy¹⁸, qui forme la seconde partie de la *vita* de Gildas à proprement parler [BHL 3541].

15. PAOLINI, Francisco Maria, *Un document inédit sur la vie de saint Jean Discalceat, recteur puis frère mineur (1278-1349)*, Rome, Imprimerie pontificale, 1910, p. 1-27.

16. « Canonisation populaire » qui n'a pas fait l'objet d'une ratification officielle bien que la cause en ait été portée à Rome au début du XX^e siècle.

17. Au reste, les quelques éléments qui figurent dans le document concerné doivent faire l'objet d'un examen critique en les confrontant avec la vulgate historiographique. Cette dernière est issue d'une constatation ancienne faite par Paul Peyron, dans son édition du *Cartulaire de l'église de Quimper*, Quimper, A. de Keranga1, 1909, p. 355, n. 3, sur la concentration de testaments en décembre 1348 (en fait de décembre 1348 à février 1349) ; constatation relayée depuis dans leurs différents ouvrages par Hervé Martin, Jean Kerhervé, Georges Minois, Joël Cornette, etc., lesquels en ont conclu que l'épidémie avait principalement sévi à Quimper durant cette (courte) période. L'hagiographe, vraisemblablement un contemporain de son héros et qui appartenait comme lui au couvent franciscain du lieu, indique pour sa part que l'épidémie démarra peu après la fête de l'octave de saint François, c'est-à-dire au mois d'octobre [1348] et qu'elle se prolongea sur place au moins jusqu'à Pâques (12 avril) 1349, avant de connaître une extension à tout le pays durant cette même année, dont le dernier mois vit la mort par contagion du futur saint.

18. Intituler ce texte *Translatio Gildae* comme le propose Ferdinand Lot dans son édition, *Mélanges d'histoire de Bretagne (VI^e-X^e siècle)*, Paris, H. Champion, 1907, p. 460-473, nous semble trompeur, car le récit de la translation des reliques du saint et de leur redécouverte occupe seulement la fin du chapitre xxxii ainsi que les quelques lignes *ad hoc* qui forment le chapitre xxxiii : il pourrait en outre s'agir d'une interpolation, ou du moins d'un remaniement, de l'avis même de Lot, *op.cit.*, p. 223-229, qui fournit à cette occasion de nombreux éléments permettant de supposer l'existence d'un récit de translation distinct, véritable « mode d'emploi » des reliques conservées à l'abbaye

Du point de vue des historiens, la Bretagne paraît avoir été assez largement préservée de la peste aux temps mérovingiens et carolingiens, sans doute pour se situer très à l'écart des principaux axes de circulation commerciale, – fluviaux tels l'axe Rhône-Saône et la Loire en Gaule, ou encore l'Èbre dans la péninsule ibérique, aussi bien que terrestres comme c'était le cas, outre-Manche, avec la grande voie Londres-York, par exemple¹⁹. C'est l'épidémie qui, aux dires de Wrdisten dans son hagiographie de Guénolé composée vers 870 [BHL 8957-8958], aurait déterminé les parents du saint, avec quelques autres, à quitter la Grande-Bretagne pour s'établir dans la péninsule armoricaine, réputée exempte de ce fléau (« *tandem Armoricam, ubi tunc opacum adhuc sine clade audiebatur siluisse terrae spatium, rate conscensa aggreditur, enatato cum paucis ponto Britannico, tellurem* »)²⁰ ; mais, ainsi que le souligne Bernard Merdrignac, les affirmations de l'écrivain ne sauraient être prises au premier degré, d'autant qu'elles apparaissent avant tout comme un écho du *De excidio Britanniae* de Gildas, dont le propos principal n'est pas véritablement « historique », et qu'elles reflètent l'influence littéraire qu'il a subie²¹.

Dans sa *vita*, on voit Briec, à la prière des siens, retourner dans son pays natal, le Cardigan, au moment où celui-ci est entièrement dévasté par une calamité (« *Omnis [...] Coriticiana regio maxima uastatur clade* ») : sa venue et la bénédiction qu'il répand sur les populations permettent de chasser définitivement l'épidémie (« *Statim itaque lues omnis fugata est, nullumque postea terrae illius habitatores eiusmodi sensere periculum* »)²². Si le terme « *lues* » s'entend avant tout de la peste, à l'instar de « *pestis* » qui figure également dans la *vita*, il ne permet pas de préciser si le saint avait eu à lutter contre la peste bubonique à proprement parler, ou contre la « peste jaune » qui paraît avoir concerné spécifiquement les îles britanniques²³. En fait, l'épisode intervient dans le récit au moment où, sous la plume de l'hagiographe,

Saint-Sauveur-et-Saint-Gildas de Déols ; mais, si un tel ouvrage a jamais existé, il a disparu, à l'instar du monastère pour lequel il aurait été écrit.

19. Pour ces détails particuliers, mais aussi pour une approche plus générale, on se reportera à l'ouvrage passionnant d'AUDOIN-ROUZEAU, Frédérique, *Les chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, qui constitue une véritable « archéologie » du phénomène épidémique. Voir également l'étude de LE GOFF, Jacques et BIRABEN, Jean-Noël, « La peste dans le Haut Moyen Âge », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 24^e année, n° 6, 1969, p. 1484-1510. La bibliographie sur le sujet est immense, mais les ouvrages qui la composent ont dans leur grande majorité beaucoup vieilli.

20. LA BORDERIE, Arthur de, *Cartulaire de l'abbaye de Landévennec*. Première livraison : texte du cartulaire avec notes et variantes, Rennes, Société archéologique du Finistère, 1888, p. 9.

21. MERDRIGNAC, Bernard, *D'une Bretagne à l'autre...*, *op. cit.*, p. 200-201.

22. VALLERIE-DRAPIER, Gwenn, *Édition critique et traduction des Vitae Briocci*, dactyl., mémoire de maîtrise, Albert FOULON et Gwenaël LE DUC (dir.), Université de Rennes II, 1994, p. 90 (texte latin) et 92 (traduction française).

23. MERDRIGNAC, Bernard, *D'une Bretagne à l'autre...*, *op. cit.*, p. 205-209.

se dessine une véritable compétition entre Briec et son neveu Tugdual ; or, dans la *vita* longue de ce dernier qui, à l'instar des autres pièces de son dossier littéraire, ignore tout lien de parenté entre les deux saints, Tugdual, ainsi que nous le verrons, est lui aussi présenté, mais dans un contexte continental cette fois, comme triomphant de l'épidémie : il s'agissait donc pour l'auteur de la *vita* de Briec de rétablir la présence de son héros, en montrant que son charisme s'était exercé de manière indiscutable, c'est-à-dire en Grande-Bretagne connue pour avoir été fortement touchée par la maladie. Cependant, ce témoignage s'avère, là encore, trop tardif, trop littéraire, trop imprécis et surtout trop opportun, pour servir à documenter objectivement le dossier de l'épidémie insulaire, quelle qu'en ait été la nature précise. De même, la seconde *vita* de Maudez nous indique en forme d'explication « rationalisante » les circonstances dans lesquelles son héros, d'après elle, a été amené à quitter l'Irlande. Comme l'écrit pertinemment Arthur de la Borderie, « elle a tout un roman » à ce propos²⁴ : un fléau épidémique ayant emporté toute la famille royale à laquelle appartient le saint, celui-ci se voit, dès lors, dans l'obligation de renoncer à son engagement monastique et de ceindre la couronne du souverain disparu ; il lui faut, en outre, épouser l'héritière d'un lointain prétendant au trône pour calmer l'appétit de ce dernier. Le salut sera donc dans la fuite...²⁵

Il faut également observer une grande prudence à l'égard des « informations » contenues dans les *vitae* d'Oudocée et de Téliau du *Liber Landavensis* (vers 1120-1134). Les auteurs respectifs de ces deux textes présentent le récit d'événements qui se seraient déroulés au VI^e siècle, à l'époque où la peste sévissait à Llandaff, obligeant l'évêque du lieu, Téliau, à chercher refuge sur le continent auprès de Samson, de Dol, et de Budic, de Cornouaille armoricaine : la Bretagne est donc présentée, là encore, comme étant épargnée par la maladie ; mais cette « information » ne constitue en fait qu'une resucée de traditions déjà connues d'un auteur tel que Wrdisten, ainsi que nous l'avons vu. Et si les développements apportés par l'hagiographe d'Oudocée – qui non seulement fait de son héros le fils de Budic, mais aussi le neveu de Téliau et son successeur sur le siège épiscopal de Llandaff – sont inconnus des écrivains continentaux, il apparaît, en revanche, que l'hagiographe de Téliau a fait d'assez nombreux emprunts aux *vitae* de différents saints bretons, en particulier à la *vita* « clermontoise » de Turiau [BHL 8342d]²⁶, sans doute en raison d'une certaine

24. LA BORDERIE, Arthur de, « Saint Maudez. Texte latin des deux *Vies* les plus anciennes de ce saint et de son très-ancien office avec notes et commentaire historique », *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 28, 1890, p. 250.

25. *Id.*, *ibid.*, p. 212-213 (§ 6-10).

26. Cette *vita* est ainsi désignée parce que le seul manuscrit qui nous a transmis le texte en question est conservé à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand, n° 149. Nous pensons qu'il convient d'en situer l'époque de rédaction au début du XII^e siècle : elle n'aurait donc précédé que de peu la composition de la *vita Teliavi*.

homophonie entre les noms des personnages concernés²⁷ : nouveau témoignage sur la circulation de traditions hagiographiques entre les deux rives de la Manche, dont les flux s'orientaient le plus souvent de la Bretagne vers l'île.

Un épisode épidémique raconté dans la *vita* longue de Tugdual est localisé dans la partie la plus occidentale de la Bretagne, plus précisément dans l'évêché de Léon. Les commentateurs montrent souvent de l'enthousiasme à l'égard de ce passage qui, du point de vue lexical, fait écho à un autre morceau de bravoure de l'hagiographe où il est question du dragon vaincu par le saint²⁸. Le dernier éditeur du texte, Fabrice Kerlirzin, propose un résumé de l'épisode en deux tableaux principaux dont il souligne la force dramatique :

« Tout d'abord, c'est l'irruption en Léon d'une chienne, dont la couleur varie selon les manuscrits : *furvae* ou *fulvae*, c'est-à-dire noire ou jaune. Des historiens ont déjà mis en relation la symbolique de ces couleurs avec la maladie. Quoi qu'il en soit, cet animal, peut-être plus pernicieux encore que ne l'était le dragon, parcourt les terres, et son regard suffit à faire contracter une horrible maladie : *mox tumescente horribiliter cute sanieque fluente properata rapiebat mors*. Peu farouche, il s'approche jusqu'au seuil des maisons, suscitant l'effroi à travers tout le pays. Les morts ne se comptent plus. Il ne se trouve même plus d'hommes assez vigoureux pour porter en terre les cadavres qui finissent par rester la proie des charognards. Cette vision dantesque provoque le malaise, puisque même le grand Paul Aurélien ne peut endiguer le fléau. Appelé avec Corentin au chevet du pays malade, Tutgual convoque les fidèles pour un grand rassemblement au cours duquel il exhorte la foule, tel Jésus sur la colline. L'auteur, décidément inspiré par cet épisode, nous livre un second tableau, non moins saisissant. Ce sont des milliers de cercueils qui fendent le ciel pour aller sombrer au large. Cette image, d'un lugubre assez rare, est renforcée par un détail qui ne peut germer que dans l'esprit d'un grand auteur : les linceuls claquent au vent ! La funeste armada cingle vers l'océan et la vie peut reprendre. Les scénaristes hollywoodiens se mettront peut-être un jour à lire la geste de nos saints bretons...²⁹ »

« Par sa puissance évocatrice, la description de l'épidémie est un récit à grand spectacle sans équivalent, à ma connaissance, dans l'hagiographie bretonne », écrit de son côté Merdrignac, qui fait, en outre, remarquer que « les thèmes folkloriques clairement identifiables (comme le motif du “regard qui tue” dont est détenteur le “mauvais esprit déguisé en chien”) garantissent que les images surréalistes avant la lettre que projette l'hagiographe devant ses lecteurs ne sont pas des créations

27. MERDRIGNAC, Bernard, *D'une Bretagne à l'autre...*, *op. cit.*, p. 191-196 ; MARQUAND, Patrice, « Le milieu politique et littéraire de la rédaction de la *Vita Teliavi* : entre rivalités ecclésiastiques et mémoire bretonne », *Journée d'étude annuelle du CIRDoMoc. Territoires et christianisation (I) : de l'Armorique et de la Bretagne dans l'Antiquité tardive*, juillet 2010, Landévennec, en ligne <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00613023>.

28. Cf. *supra* note 12.

29. KERLIRZIN, Fabrice, *Les Vitae médiévales de Saint Tugdual...*, *op. cit.*, p. 113-114.

littéraires d'un auteur dont le réel talent de conteur saute pourtant aux yeux³⁰ ». Quant au premier éditeur de la *vita* longue de Tugdual, La Borderie³¹, lui aussi en bonne disposition pour reconnaître le savoir-faire littéraire de l'hagiographe, il n'interroge pas véritablement le texte et déclare *ex abrupto* que l'épisode concerné – lequel, souligne-t-il, ne figure pas dans les autres *vitae* du saint – présente « un caractère très historique » ; il en fixe en conséquence l'époque de 540 à 545, se contentant de concéder à la critique : « L'événement en soi est vrai : quant au détail qu'on trouve dans notre troisième Vie, étant donnés le génie et les procédés habituels de l'auteur, il est moins certain³² ». Cette désinvolture, dont de nombreux autres exemples parsèment son édition du dossier hagiographique de Tugdual, a valu à La Borderie, qui était coutumier du procédé, une recension très sévère de Louis Duchesne³³.

Par ailleurs, il faut noter que la *vita* longue rapporte un autre épisode épidémique, dont le récit en prose est doublé par un long poème *déploratoire* généralement attribué, mais sans certitude, à l'hagiographe³⁴ : le saint ayant été chassé de son siège épiscopal par ses ouailles, celles-ci eurent bientôt à payer le prix de leur ingratitude par les malheurs dont elles furent accablées. Cette fois, la description du fléau emprunte à une thématique rebattue (stérilité de la nature, des animaux et des hommes) qui figurait déjà sous la plume de Sophocle à propos de la peste de Thèbes : autant dire que ce tableau reprend les éléments d'un *topos* littéraire durable, dont les recyclages successifs ont assuré la fortune ; en tout état de cause, il serait vain d'y rechercher un témoignage sur la peste en Bretagne au Moyen Âge. Paradoxalement, le récit, qui rend compte de la calamité dont le Léon aurait été frappé au temps de Paul Aurélien – récit pourtant fortement marqué au coin du fantastique comme on l'a dit –, s'avère beaucoup plus « réaliste » quand il décrit la contagion qui sévissait lors des enterrements et comment les morts encombraient les maisons désormais désertées, tandis que de nombreux corps gisaient abandonnés sur les routes, les uns et les autres privés de sépultures³⁵ : certes, l'hagiographe, là encore, a

30. MERDRIGNAC, Bernard, *D'une Bretagne à l'autre...*, *op. cit.*, p. 203-204.

31. LA BORDERIE, Arthur de, « Saint Tudual. Texte des trois *Vies* les plus anciennes de ce saint et de son très-ancien office publié avec notes et commentaire historique », *Mémoires de la Société archéologique des Côtes-du-Nord*, 2^e série, t. 2, 1886-1887, p. 77-122 et 284-365.

32. *Id.*, *ibid.*, p. 331.

33. *Bulletin critique*, t. 10, 1889, p. 226-230.

34. Il se pourrait au contraire que l'hagiographe ait inséré dans son propre ouvrage les vers qui figuraient dans sa source : voir BOURGÈS, André-Yves, « Sur deux textes en vers du dossier hagiographique de Tugdual », *Hagio-historiographie médiévale* (juillet 2020), en ligne <https://www.academia.edu/43703172>.

35. KERLIRZIN, Fabrice, *Les Vitae médiévales de Saint Tugdual...*, *op. cit.*, p. 63 (texte latin) et p. 64 (traduction française) : « *Unde factum est ut cum multi ad quemlibet tumulandum convenirent, aliis sub onere, aliis circa sepulcrum aliis in redeundo expirantibus perpauca domum redirent. Ac ubi plenas miseranda lues hausit domos tot inhumati lares occupabant, tot sub divo feris avibusque praeda jacebant, nisi quod et eas aqua sors oppresserat* (De sorte qu'il arriva que, nombreux qu'ils étaient en route vers

certainement subi l'influence de modèles littéraires, en l'occurrence scripturaires³⁶ ; mais on ne peut négliger la possibilité que son « réalisme » soit le résultat de la transposition sur un mode historico-légendaire d'événements intervenus à une époque peu éloignée de celle à laquelle il travaillait. En tout état de cause, à l'instar de l'anecdote mettant en scène Martin, évêque de Tréguier au milieu du XI^e siècle, obtenant un miracle dans la paroisse de Plouigneau grâce aux reliques du saint, le récit, qui donne à Tugdual le beau rôle puisque c'est lui qui parvient à éloigner définitivement l'épidémie, s'inscrit manifestement en soutien des revendications territoriales du siège de Tréguier à l'époque où les limites diocésaines tendaient à être repoussées plus à l'ouest, au détriment de l'évêché de Léon³⁷. Dès lors, il ne faut pas renoncer à approfondir les tenants et les aboutissants historiques de cet épisode et abandonner son examen critique aux seuls spécialistes de la littérature et du folklore³⁸, d'autant que l'auteur de l'hagio-chronique de Rhuy³⁹ – composée vers le milieu du XI^e siècle, soit quelques décennies tout au plus avant l'époque de rédaction de la *vita* longue de Tugdual – nous fait connaître l'existence à son époque, en différents points de la Bretagne, de foyers épidémiques qui furent à l'origine de pèlerinages propitiatoires à Saint-Gildas (« *Notissima res est et per cunctas partes Britanniae vulgata ut si in parochia vel etiam in aliqua regione mortalitas incubuerit, illius habitatores ad hujus locum sanctissimum confugere atque a Deo ibidem sine dubio praestolari remedium* ») ; il mentionne notamment la venue à Rhuy d'une multitude d'habitants de la paroisse d'Iffendic, dont un certain Dongual lequel, terrassé par la maladie à Sarzeau, puis porté à la maison des hôtes de l'abbaye, présentait de tels symptômes que personne ne croyait qu'il vivrait jusqu'au lendemain

l'enterrement d'untel à expirer les uns sous la charge, les autres à proximité de la tombe, d'autres encore sur le chemin du retour, peu seulement regagnaient leur foyer. Et quand la déplorable contagion eut vidé des maisons [naguère] remplies, des corps innombrables, sans sépultures, encombraient les habitations, d'innombrables gisaient en plein air, en proie aux prédateurs et aux volatiles, unis néanmoins dans un sort équivalent »).

36. *Livre de la Sagesse*, 18,12 : « Tous à la fois, frappés de cet unique fléau, avaient des morts sans nombre, et, pour les ensevelir, les vivants n'y suffisaient pas, puisqu'en un rien de temps leur descendance la plus précieuse avait péri ». Nous remercions vivement Julien Bachelier de nous avoir rappelé ce passage.
37. BOURGÈS, André-Yves, « Les origines de l'évêché de Tréguier : état de la question », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. xcvi, 2018, p. 42-44.
38. MERDRIGNAC, Bernard, *D'une Bretagne à l'autre...*, *op. cit.*, p. 204-205, s'était interrogé sur la possibilité que la couleur de la robe de la chienne fantastique ait conservé le souvenir de la peste jaune insulaire ; mais l'hypothèse apparaît particulièrement ténue, d'autant que l'adjectif *fulvus* s'entend aussi bien de la couleur fauve que du jaune et que, de surcroît, le copiste du manuscrit le plus ancien conservé a pour sa part privilégié la leçon *furvus* qui signifie sombre, voire très sombre tirant sur le noir (ms Paris, BnF, lat. 5279, fol. 132v. : « *sps in specie furuꝝ carnis* ». La graphie fautive *carnis* pour *canis* est plutôt de nature à ébranler notre confiance à l'endroit du copiste s'agissant de sa lecture *furvae* au lieu de *fulvae*. Le manuscrit concerné faisait probablement partie d'un légendier en plusieurs volumes de l'abbaye de Savigny : DOLBEAU, François, « Anciens possesseurs des manuscrits hagiographiques latins conservés à la Bibliothèque nationale de Paris », *Revue d'histoire des textes*, bulletin n° 9 (1979), 1980, p. 197.
39. Cf. *supra* note 18.

(« *Veniebat pro eadem causa de Ilfintinc multitudo plebis, sed unus ex ipsis, nomine Dongual, subita eadem clade percussus, cecidit et ante ecclesiam Sarthau remansit. Socii vero ipsius, cum ad sanctum venissent locum, rogaverunt me ut caballum quo eum deferrent transmitterem ; quod et feci. Adductus itaque est sed, quia stare non poterat, in domo hospitem collocatus est. Erat autem ad videndum horribilis, et sanguinem vomens. Nemo eum usque in crastinum vivere sperabat, sed jam jamque mori expectabatur* »). Dongual parvint cependant à vaincre la maladie et sa guérison fut naturellement attribuée à l'intercession du saint⁴⁰. Il est loisible de supposer que, durant cette période où se multipliaient en Bretagne ces différents épisodes épidémiques, de nombreux saints, quels que fussent leur statut et leur notoriété, servirent de recours aux populations concernées et que celles-ci leur attribuèrent en conséquence d'avoir été guéries et/ou protégées par eux. C'est ainsi qu'il convient, à notre opinion, d'interpréter le rôle que le compilateur du cartulaire de l'abbaye de Landévennec, là encore vers le milieu du XI^e siècle, fait jouer, dans les parages de Scaër, Coray et Tourc'h, à un obscur saint Ratian : celui-ci, grâce aux prières qu'il avait adressées à Dieu et à Guénoles, aurait bénéficié, « comme ce fut le cas en beaucoup d'autres lieux », de la protection divine à l'encontre du fléau qui affectait son peuple (« *Sed isdem sanctus Ratianus propter cladem suae gentis deprecatus est Deum et sanctum Uvingualoem, et sicut in aliis locis multis, ita et nunc exaudivit illum Dominus, quando custodivit locum ejus a supradicta mortalitate* »)⁴¹. Au passage, on aura reconnu le héros, originellement anonyme, de *la Peste d'Elliant*, premier chant publié par Hersart de La Villemarqué en 1836 dans *L'Écho de la Jeune France*⁴².

La lèpre

Le souvenir de la lèpre médiévale s'est longtemps conservé à travers le traitement discriminatoire dont furent victimes au bas Moyen Âge et à l'époque moderne les descendants de lépreux, confinés dans des habitats à l'écart, interdits de la plupart des métiers et professions, sauf quelques-uns devenus les marqueurs de leur condition, notamment en Bretagne où les « caquins » (*cacousien* en breton), comme ces malheureux étaient appelés, exerçaient principalement l'activité de cordier⁴³. La situation antérieure paraît avoir été à bien des égards beaucoup plus supportable, car

40. LOT, Ferdinand, *Mélanges d'histoire...*, op. cit., p. 468-469 (*Gildae translatio*, chapitre XLI).

41. LE MEN, René-François et ERNAULT, Émile (éd.), « Cartulaire de Landévennec », dans *Mélanges historiques, choix de documents*, t. 5, Paris, Imprimerie nationale, coll. « Collection de documents inédits sur l'histoire de France. Mélanges historiques », 1886, p. 560.

42. On se reportera à l'article, dans ce volume, de FAÏNCH POSTIC, « Voulez-vous la mettre en fuite, chantez-la. *La Peste d'Elliant* », p. 339-369.

43. Si la question des caquins bretons continue de fasciner, les travaux récents sur ce sujet sont rares : on se reportera à l'étude de CROIX, Alain « L'histoire d'un trait de mentalité. Les caquins en Bretagne », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. 86, n° 4, 1979, p. 553-564.

la « distanciation », la séparation, n'étaient pas nécessairement synonymes de rejet⁴⁴. Au demeurant, la maladie, connue depuis l'Antiquité en Occident où elle présente un caractère endémique, a toujours été plus « visible » que réellement « prévalente » : si donc les lépreux étaient finalement très minoritaires dans le paysage pathologique médiéval, on se serait attendu cependant à ce que leur « visibilité », très importante, fût génératrice, s'agissant plus particulièrement de la documentation relative aux *novi sancti*, de témoignages sur les malades et leurs souffrances ; mais, à l'instar de la peste, le bilan s'avère décevant du côté des procès de canonisation tardifs⁴⁵. De même, la formule par laquelle se clôt la seconde *vita* de Maurice paraît largement convenue⁴⁶ et témoigne avant tout d'une incontestable influence néo-testamentaire⁴⁷, également perceptible dans d'autres textes hagio-liturgiques⁴⁸. En revanche, la littérature consacrée aux saints des origines bretonnes fait assez souvent état de manière réaliste, parfois même *hyper-réaliste*, de malheureux affligés de la lèpre, depuis la *vita* ancienne de Samson [BHL 7478-7479], sans doute composée entre le milieu et la fin du VIII^e siècle – le saint, ayant déjà guéri de nombreux malades en Irlande⁴⁹, se voit sollicité, dès son débarquement sur le continent, à proximité de Dol, par un laïc dont la femme est lépreuse et la fille démoniaque⁵⁰ – jusqu'à la seconde *vita* de Maudez, du dernier tiers du XIII^e siècle, comme nous l'avons dit ; mais on a vu que, dans ce dernier cas, le saint est réputé avoir été, miraculeusement et momentanément, affligé de ce mal à sa demande, alors qu'il n'avait pas encore

44. Voir la récente mise au point de François-Olivier Touati, spécialiste de la question, « La lèpre à rebours des idées reçues » (propos recueillis par Priscille de Lassus), *Codex 2000 ans d'aventures chrétiennes*, en ligne <https://revue-codex.fr/sommaire/4-la-lepre-a-rebours-des-idees-recues-2/> (consulté le 16 octobre 2020).

45. LE GUILLOU, Jean-Paul, *Saint Yves de Tréguier. Enquête canonique sur la vie et les miracles d'Yves Hélor de Kermartin qui fut instruite à Tréguier en l'an 1330*, Paris, l'Harmattan, 2015, p. 17, s'interroge : « Pourquoi aucune allusion à la lèpre ? Quelque érudit nous le dira ? ». Laurent Héry, que nous remercions vivement, nous confirme que la lèpre est également absente de la procédure en vue de la canonisation de Charles de Blois. Et, s'agissant de Vincent Ferrier, deux cas seulement (une femme de Blain, diocèse de Nantes, et un prêtre originaire des environs de Lyon) sont signalés dans l'enquête faite en Bretagne (témoins 54, 191 et 192).

46. PLAINE, François, « *Duplex vita inedita S. Mauriti...* », art. cité, p. 164 : « *Nam caeci vident, muti fantur, surdi audiunt, daemones effugiunt, morbi, pestes periculique fugantur ejus precibus et miraculis innumeris.* »

47. Cf. Mathieu 11,5.

48. Voir, par exemple, les offices d'Arnoul, évêque de Soissons, de Guillaume Fitz-Herbert, archevêque d'York, de Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc, de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, ainsi que de Wénéfride, vierge et martyre.

49. FLOBERT, Pierre, *La Vie ancienne de saint Samson de Dol*, Paris, CNRS, coll. « Sources d'histoire médiévale publiées par l'Institut de recherche et d'histoire des textes », 1997, livre I, chap. 37, p. 200 (texte latin) et 201 (traduction française).

50. *Id.*, *ibid.*, livre I, chapitre 52, p. 222 (texte latin) et 223 (traduction française).

quitté sa terre natale d'Irlande, afin de l'aider à mieux repousser les pressions et les avances qui lui étaient faites pour le décider à quitter son état monastique, à ceindre la couronne de ses pères et à épouser l'héritière d'un royaume éloigné⁵¹. Par ailleurs, dans la *vita* d'un certain Carantec insulaire (*Carantocus*), adaptée au profit du breton Caradec (*Caradocus*) [BHL 1560], telle qu'elle peut se lire dans le *Bréviaire de Léon* de 1516⁵², le saint fait la rencontre, en Irlande là encore, d'un saint personnage nommé Ténénan, atteint de la lèpre, qu'il délivre de sa maladie en lui donnant un bain ; puis, à son tour, Caradec se baigne dans l'eau qui a lavé la lèpre de Ténénan, à la demande de ce dernier⁵³.

En Bretagne, des lépreux sont également mentionnés dans les *vitae* de Cunwal [BHL 2018b], d'Ethbin [BHL 2621] – dont l'épisode concerné a été repris par l'auteur de la *vita* brève de Guénohé [BHL 8956d], puis par celui de la *vita* de Jacut [BHL 4113], qui, à son tour, transpose la même anecdote au profit de son héros – ainsi que dans les *vitae* de Lunaire [BHL 4880], de Magloire [BHL 5139-5140], de Malo [BHL 5116] et de Méén [BHL 5944] ; mais, dans ce dernier cas, il s'agit en fait d'un emprunt servile au second hagiographe de Samson [BHL 7481/7483]. Cette énumération qui, au demeurant, ne prétend pas à l'exhaustivité, ne sera pas détaillée ici : nous nous contenterons simplement d'indiquer que, si les récits ou les mentions en question rendent un son de véracité, sinon de vérité, l'épisode qui figure dans la *vita* d'Ethbin constitue pour sa part une illustration du motif bien connu du baiser au lépreux, hérité de l'hagiographie martinienne et qui sera magnifié ensuite par la tradition franciscaine ; surtout, ce véritable *exemplum* a donné l'opportunité à l'écrivain de décrire une scène que l'on qualifierait volontiers aujourd'hui *gore*⁵⁴ et que le biographe de Jacut a préféré édulcorer⁵⁵, mais dont les aspects les plus répugnants, porteurs d'une dimension symbolique, ne sont donc pas totalement gratuits et se retrouvent ailleurs dans la littérature hagiographique, notamment en Irlande⁵⁶.

51. Cf. *supra* note 24

52. LA BORDERIE, Arthur de, « Les deux saints Caradec. Légendes latines inédites avec traduction française et éclaircissements », *Mélanges historiques, littéraires et bibliographiques publiés par la Société des bibliophiles bretons*, t. 2, Nantes, 1883, p. 210-220.

53. *Id.*, *ibid.*, p. 213-215. Cette tradition est distincte de celle qui se rapporte à un Ténénan homonyme [BHL 7999], honoré notamment à Plabennec, présenté par son hagiographe comme originaire de Grande-Bretagne et dont rien n'est dit au sujet d'une lèpre éventuelle : BOURGÈS, André-Yves, *Le dossier littéraire de saint Goëznou et la controverse sur la datation de la vita sancti Goëznovei*, Morlaix, Les Lettres morlaisiennes, 2020, p. 225-248 (« Annexe. La *vita* de saint Ténénan »).

54. LA BORDERIE, Arthur de, *Cartulaire de l'abbaye de Landévennec...*, *op. cit.*, p. 138-139.

55. « *Vita ss. Jacuti et Guethenoci* », dans *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca nationali Parisiensi*, t. 1, Paris-Bruxelles, 1889, p. 580.

56. BARBET-MASSIN, Dominique, « Le miracle du lépreux dans l'hagiographie irlandaise et bretonne », dans Jean-Christophe CASSARD, Pierre-Yves LAMBERT, Jean-Michel PICARD, Bertrand YEURC'H (dir.),

L'ergotisme

Nous terminerons ce bref survol des sources hagiographiques relatives aux *épendémies* par l'ergotisme, bien que les ravages causés par ce fléau ne relèvent pas d'un phénomène de contagion microbienne entre malades, mais d'une intoxication alimentaire. Cependant, l'une des désignations médiévales de l'ergotisme, « peste de feu », rapprochait la maladie des autres fléaux de l'époque, tandis que son principal symptôme était plus particulièrement mis en évidence par des formules comme le « feu sacré », le « feu d'enfer » ou le « mal des ardents ». La vulgate historiographique rapporte qu'après plusieurs épisodes intervenus au x^e et au xi^e siècle, la maladie ravagea le nord et l'ouest de la France entre 1120 et 1130⁵⁷. C'est peut-être à cette époque qu'il convient de faire remonter un premier état de la *vita* de Gobrien [BHL *vacat*], supposé évêque de Vannes, principalement honoré dans son sanctuaire de Saint-Servant-sur-Oust et qui, d'après ce texte, guérissait les malheureux atteints de la « maladie appelée feu sacré par les médecins » (*morbo qui sacer ignis a phisicis appellatur*)⁵⁸ : la *vita* indique que le saint avait reçu sa consécration épiscopale à Dol, ce qui peut être l'indice qu'elle est antérieure à 1199 ; on pourrait envisager que sa rédaction est liée à la fondation en 1127 par le vicomte Alain, au pied du château de Rohan, d'un petit bourg confié aux moines de Saint-Martin de Josselin et dont l'église fut finalement placée sous l'invocation de Gobrien⁵⁹. Cependant, il paraît difficile d'imaginer que des moines, dépendant de l'abbaye tourangelle de Marmoutier, aient pu produire un texte dans lequel le saint recevait la consécration épiscopale à Dol : il faut donc localiser ailleurs, et peut-être justement à l'ombre de la cathédrale Saint-Samson, l'« écritoire » où a travaillé l'hagiographe, tant il paraît évident que cette *vita* doit être rangée au nombre des manifestes que la prétendue métropole bretonne a produits au soutien de ses prétentions. En tout état de cause, en Bretagne comme ailleurs, c'est l'ermitte Antoine qui s'est imposé dans le rôle de saint guérisseur de la maladie à laquelle il a même donné son nom (« feu saint Antoine », ou « mal saint Antoine »), spécialisation relayée par les antonins : de nombreux hôpitaux étaient ainsi placés sous son patronage, à Acigné et à Saint-Brieuc, où il était associé à Julien, à Cancale et à Clisson, où le seigneur fonda en 1434, en son château « une aumônerie pour les pauvres atteints du mal des Ardents ou feu de saint Antoine », à Saint-Aubin-du-Cormier ou encore à Hennebont. On signale à Guer en 1442 le cas d'un

Mélanges offerts au professeur Bernard Merdrignac, Britannia Monastica, 17, 2014, p. 27-52 ; mais l'auteure de cette très intéressante étude conclut (p. 47-48) qu'il serait imprudent de préconiser une influence irlandaise sur la *vita* d'Ethbin.

57. DUBOIS, Jacques et BEAUMONT-MAILLET, Laure, *Sainte Geneviève de Paris*, Paris, Beauchesne, 1982, p. 80.

58. LE BOLAY, Christophe, *Saint Gobrien, saint Gonéri et saint Mériadec. Vies latines, cultes et commentaires*, dactyl., mémoire de maîtrise, Bernard MERDRIGNAC (dir.), Université de Rennes 2, 2002, p. 80.

59. Comme dans le cas contemporain (1128) de Saint-Martin de Morlaix, c'est la donation seigneuriale d'un petit bourg castral à la grande abbaye tourangelle de Marmoutier qui est explicitement à l'origine de la fondation sur place d'une église et d'un cimetière ; mais à Morlaix, saint Martin est demeuré à la fois le patron et l'éponyme de la paroisse. On ignore malheureusement à quelle époque le vocable de Saint-Martin a été remplacé par celui de Saint-Gobrien dans l'église de Rohan.

nommé Guillaume Marion qui avait perdu une jambe « par le mal de Saint Anthoine⁶⁰ ». Bien que Gobrien fût l'objet d'un culte dans les six évêchés de la partie orientale de la Bretagne, en particulier dans le diocèse de Vannes, il n'était parvenu nulle part qu'à Saint-Servant-sur-Oust à imposer sa spécialité thérapeutique : peut-être celle-ci n'a-t-elle connu de développement que tardif, par exemple à l'occasion du nouvel épisode d'ergotisme que l'auteur du *Chronicon Briocense* situe en 1345 (à rectifier peut-être 1346)⁶¹. C'est alors que se seraient fixés les gestes du recours dont ce qui apparaît comme un second état de la *vita* a gardé le souvenir : un pèlerinage de neuvaine au tombeau de Gobrien, lequel était situé à la droite de l'autel (« *a dextera parte altaris* »), dans la chapelle même que le saint avait construite et où chaque jour il célébrait avec deux prêtres en présence des malades qui venaient lui rendre visite (« *capellam construxit in qua infirmis quotidie visitatis cum duobus presbiteris celebrabat* »). La neuvaine, instaurée au XIII^e siècle, consistait, comme son nom l'indique, en une période de neuf jours consécutifs de prière pour prouver à Dieu sa piété et obtenir sa guérison par l'intercession du saint. Le recours s'exerçait au travers de pratiques dévotionnelles diverses : messes, processions, veillées de prières, toucher des reliques. Ainsi, en neuf jours, tous ceux qui souffraient du feu sacré recouvraient-ils la santé en ce lieu par la grâce divine et les mérites de Gobrien (« *nam omnes infirmi qui ex sacro igne horride cruciantur inter novem dies ibidem recipiunt, divina gratia, meritis ipsius Gobriani, sanitatis pristinae libertatem* »)⁶².

En guise de conclusion, ou plutôt en termes de rapport d'étape provisoire, il nous semble possible de proposer les points suivants :

- 1) Si l'apport des sources hagiographiques bretonnes en matière *épidémique* s'avère très limité, il permet néanmoins d'envisager une dynamique locale spécifique s'agissant de la peste, laquelle pourrait avoir connu en Bretagne un épisode assez développé vers le milieu du XI^e siècle, dont témoignent notamment l'hagio-chronique de Rhuys et peut-être la *vita* longue de Tugdual. Encore la polysémie médiévale du mot peste, dont nous avons parlé, ne nous permet pas de conclure de manière formelle sur la nature de la maladie et doit conséquemment nous inciter à la plus grande prudence⁶³.
- 2) Peste justinienne et/ou peste jaune n'ont apparemment pas laissé de souvenir direct chez les plus anciens hagiographes, qui évoquent plutôt la pandémie intervenue en Grande-Bretagne : ainsi en est-il de Wrdisten dans la *vita* de Guérolé ; c'est également le cas de textes plus tardifs comme la *vita* de Briec.

60. Nous devons toutes ces indications sur les hôpitaux placés sous la protection d'Antoine au regretté Bernard Tanguy.

61. MORICE, Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, t. 1, Paris, 1742, col. 43.

62. LE BOLAY, Christophe, *Saint Gobrien...*, *op. cit.*, p. 80.

63. Nous suivons ici la recommandation qu'a bien voulu nous faire Julien Bachelier.

- 3) La lèpre, quant à elle, fait l'objet d'un traitement littéraire conforme au modèle convenu : au-delà des lieux communs hagio-thérapeutiques, la maladie sert généralement de repoussoir afin de donner l'opportunité au saint de montrer son empathie et sa charité à l'égard de ceux qui en sont affligés. L'exemple le plus achevé figure dans la *vita* d'Ethbin, où ce rôle est joué par Guéanolé : l'anecdote a été insérée pratiquement *verbatim* dans la *vita* brève de ce dernier, dont s'est inspiré à son tour l'hagiographe de Jacut, qui l'attribue à son héros. Il est d'ailleurs à noter que le Guéanolé, dont il est question dans la *vita* d'Ethbin, apparaît distinct du saint célébré à Landévennec : son action se situe sur le littoral nord de la Bretagne dans le diocèse de Dol, ou dans une enclave doloise, à l'instar de l'abbaye de Landoac (futur Saint-Jacut-de-l'Isle, aujourd'hui Saint-Jacut-de-la-Mer). Quant à Ethbin, il avait son « tombeau » (en fait un dolmen) attesté tardivement à Port-Mort (Eure) ; pourtant, sa *vita* indique qu'il avait émigré en Irlande, où il était mort. D'autres reliques étaient conservées à Vernon (Eure), ainsi qu'à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais). Le dossier, complexe, mériterait à tout le moins un nouvel examen.

- 4) Enfin, un seul saint autochtone était invoqué en Bretagne contre le « feu sacré » : il s'agit de Gobrien, dont le « mode d'emploi » des reliques, à savoir sa *vita*, rend compte de sa spécialité thérapeutique et paraît pouvoir être utilisée pour confirmer deux épisodes locaux d'ergotisme, d'abord dans les années 1120-1130, puis en 1345 ou 1346, c'est-à-dire peu de temps avant la survenue de la peste noire sur un terrain qui s'avérait ainsi bien préparé pour permettre la pandémie. Les maladies se concurrencent moins qu'elles ne se renforcent entre elles et les réponses parfois dérisoires que leur opposent les humains se doivent d'être elles aussi synergiques.

André-Yves BOURGÈS
chercheur associé CRBC (UBO, Brest)

RÉSUMÉ

La peste, ou plutôt les pestes pour tenir compte de la polysémie du terme, et en particulier la peste jaune au haut Moyen Âge ou la peste noire du ^{xiv}^e siècle, n'ont pas laissé beaucoup de traces dans la production hagiographique bretonne, à l'exception, s'agissant de la seconde de ces pandémies, du témoignage unique et donc nécessairement surexploité de la *vita* de Jean Discalcéat. Peut-être l'hagio-chronique de Rhuy et la *vita* longue de Tugdual nous ont-elles transmis le souvenir d'un épisode épidémique intervenu en Bretagne vers le milieu du ^x^e siècle ; mais il faut tenir compte de la recherche d'effets propres à ce type de littérature, comme c'est également le cas à propos de la lèpre, dont les aspects repoussants donnent l'opportunité au saint de montrer, sous la plume de l'hagiographe, son empathie et sa charité à l'égard de ceux qui en sont affligés. De manière générale, on notera, s'agissant de ces *épendémies*, que les saints régionaux ont du mal à s'imposer dans leur rôle hagio-thérapeutique face à leur compétiteur traditionnel : ainsi le recours à Gobrien, bien que la *vita* de ce dernier témoigne de son efficacité dans la guérison de l'ergotisme, reste-t-il anecdotique comparé au succès d'Antoine.

Bruno ISBLED – Avant-propos : un volume de *Mémoires* exceptionnel pour un centenaire contrarié

Épidémies en Bretagne du Moyen Âge au XIX^e siècle

Dominique LE PAGE – Introduction

Benjamin FRANCKAËRT – Les Bretons et la peste de Justinien (VI^e-VIII^e siècles)

André-Yves BOURGÈS – Épidémies, pandémies et endémies en Bretagne au Moyen Âge : des sources hagiographiques très discrètes

Julien BACHELIER – « Contagion, pestilence et mortalité ». La peste en Bretagne du XIV^e siècle au début du XVI^e siècle

Dominique LE PAGE, Jean-Luc BLAISE, Gilles FOUQUERON, Marc JEAN

Le port de Saint-Malo face aux épidémies à l'époque moderne

Alain J. LEMAÎTRE – La lutte contre les épidémies en Bretagne au XVIII^e siècle

Guy SAUPIN – La municipalité nantaise face à la peste de Marseille : réactivité dans l'élaboration d'une politique de protection (1720-1721)

Françoise CASSIGNEUL-COHAN – De la pratique spirituelle à l'appropriation civique : la confrérie Saint-Roch,

matrice de la politique sanitaire à Dinan au XVIII^e siècle

Isabelle GUÉGAN – Malades des villes et malades des champs. Traitement différencié d'une épidémie de typhus à Brest

et dans les campagnes bretonnes (1757-1758)

Thierry FILLAUT – Indications bibliographiques et sources relatives à l'histoire contemporaine des maladies infectieuses en Bretagne

Thierry FILLAUT – Une épidémie opportune : Henri Monod et le choléra dans le Finistère (1885-1886)

Fañch BROUDIC – Choléra : l'affiche bilingue du préfet Henri Monod

Jacqueline SAINCLIVIER – La grippe infectieuse dite « espagnole » en Bretagne, 1918-1919

Yves POINSIGNON, Alain CAUBET, Cédric PRESLE – L'épidémie de variole à Vannes et à Brest en 1954-1955

Fañch POSTIC – « Voulez-vous la mettre en fuite, chantez-la. » *La Peste d'Elliant*

Nelly BLANCHARD – *Kou le corbeau* de Tanguy Malmanche (1875-1955) ou la peste autre qu'elle paraît

Varia

Julie LÉONARD et Charles QUIMBERT – Le patrimoine culturel immatériel. De l'UNESCO à la Bretagne :

itinéraire d'une catégorie patrimoniale

Christine JABLONSKI et Jean-Jacques RIOULT – Le Quillio (Côtes-d'Armor). Église Notre-Dame-de-Délivrance.

Nouvelles découvertes sur l'édifice médiéval

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Assemblée générale ordinaire de 2020

Liste des membres

Thierry HAMON – *In Memoriam*. Marie-Yvonne Crépin (1941-2020)

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2020



S · H · A · B

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE
